

Philippe Claudel

Le chemin possible

Je ne suis venu à l'écriture que par et pour la fiction. Celle-ci m'est toujours apparue comme un recadrage extraordinaire de la réalité, une mise au point qui nécessite une focale inaccoutumée et que la majorité des êtres humains n'utilise pas. Si j'emploie ce vocabulaire cinématographique, c'est parce qu'au centre de l'entreprise fictionnelle, la production d'images occupe une place essentielle. Quand j'écris un roman, une nouvelle, je ne fais que créer un tissu d'espace et de temps qui servira de foyer à un ensemble d'images. Ce sont elles les centres nerveux de la fiction. Elles éloignent le lecteur du lieu où il lit, lieu où s'ancre la réalité de son existence, pour l'amener à reconsidérer ce lieu quand, la fiction achevée, il s'y réinstalle.

Lorsque j'ai commencé à publier à la fin des années 90, on m'a fait remarquer que je ne m'inscrivais pas dans un courant dominant alors qui était celui de l'autofiction et des différentes écritures du moi. Il était évident que j'en étais consciemment fort éloigné : seul m'importait le roman en tant qu'outil d'imagination, capable d'étendre et de renouveler sans cesse les géographies fictionnelles, et d'observer en leur sein, par la combinaison de situations purement imaginaires, l'homme à l'œuvre.

C'est sans doute parce que les mythes ont joué un rôle majeur dans la construction de ma personnalité que j'ai tenté de m'inscrire dans le champ littéraire qui en dépend. De livre en livre, j'ai ainsi quitté le lieu du roman réaliste pour inspecter des versants de la littérature qui doivent beaucoup au conte, à la fable, à la parabole, à l'apologue. C'est parce que je voulais donner davantage de liberté à la fiction en l'affranchissant d'un ancrage trop marqué avec l'univers quotidien fréquenté et connu par le lecteur. C'est aussi parce que, dans le même mouvement, je doutais que la forme classique du roman, disons balzacienne pour parler vite, qu'on utilise depuis deux siècles fût encore habile à rendre la complexité du monde qui est le nôtre désormais.

Pour autant, je reste profondément convaincu que la fiction – je n'ai pas dit le roman – est un chemin possible pour dire cette complexité, et j'assiste, attristé par ce phénomène, à une surproduction de textes qui peinent à se détacher du réel, soit qu'ils y adhèrent au sens physique du terme, soit qu'ils le revisitent mais en prenant par rapport à lui un mince et peu fécond recul. Je ne sais si les auteurs des ces textes n'osent plus inventer ou ne peuvent plus inventer. Il me semble que leurs travaux ont tendance à se confondre avec ceux de journalistes, d'historiens, de biographes, d'analystes. Ce brouillage des catégories n'est pas forcément une mauvaise chose, il en sortira peut-être un jour une œuvre forte qui ne sera pas un simple démarquage, mais je dois avouer que pour l'instant je n'ai pas trouvé là de quoi contenter mon appétit.

Philippe Claudel est né en 1962 à Dombasle-sur-Meurthe. A publié des recueils de nouvelles et une douzaine de romans, dont *Les âmes grises* (Stock, 2003, prix Renaudot), *Le Rapport de Brodeck* (Stock, 2007, prix Goncourt des lycéens), et récemment : *Rambétant* (Circa 1924, 2014). Élu à l'Académie Goncourt en 2012. Aussi réalisateur de plusieurs films, dont *Il y a longtemps que je t'aime* (2008, César du meilleur 1^{er} film).